

suite de JEAN GRANGE

ultérieurement ». Le 132 gagne son emplacement dans la nuit du 24 au 25. Sa mission est d'arrêter l'ennemi au sud de Bouchavesnes. Mais tout est à créer : tranchées, fils de fer. Ces tâches sont dangereuses, effectuées sous un marmitage « effroyable et incessant ». Quand le 132 est relevé, après 20 jours d'occupation, « la barrière est organisée, mais au prix de combien de sacrifices et d'efforts. » Parmi les victimes du 28 septembre : Jean Grange.

Dans quelle circonstance, a-t-il été tué ? A Saint-Symphorien, d'après Marie Grange, « on a su la disparition sans savoir s'il a été tué ou prisonnier du fils Grange l'huile. » Son acte de décès transcrit sur les registres de Saint-Symphorien, mais cinq ans plus tard, le 5 septembre 1921, indiquera qu'il est « mort au combat de Bouchavesnes par suite de blessures de guerre. » Ce jour-là, la troupe a eu 45 tués, 136 blessés et 14 disparus. Mais que s'est-il passé ce 28 septembre ?

Le 25 à 18 heures, il y a eu « des bombardement par obus lacrymogènes obligeant les hommes à mettre le masque ». Dans la nuit du 26 au 27, « l'artillerie ennemie exécute de nombreux tirs de barrage sur nos positions ». « Le 27, entre 11h et 17h, 4 avions boches survolent nos lignes en

toute tranquillité et à très faible hauteur, nos mitrailleuses tirent dessus. De 17 à 20h, l'artillerie ennemie de gros calibre est très active et arrose copieusement le secteur du régiment. » Le 28, dès 8h30, « une dizaine d'avions ennemis survolent nos lignes à si faible hauteur que l'on distingue très nettement sans jumelles les croix noires des ailes ; ils ont tiré avec leurs mitrailleuses sur les hommes dans les tranchées. Nos mitrailleuses ont tiré dessus. » Toute la journée, « très grande activité de l'artillerie allemande lançant continuellement des obus de gros calibres. Dans l'après-midi, ils envoient quelques torpilles sur le 3^{ème} Bataillon. La tentative de prendre le point stratégique, « 771 », « en profitant du trouble pouvant exister chez l'ennemi par suite de sa relève » échoue. On le voit, les occasions de se faire tuer lors de cette journée n'ont pas manqué. Et Jean Grange n'y a pas échappé.

Bilan de la Bataille de la Somme

En 5 mois, à partir du 1er juillet, cette Bataille à l'initiative des Alliés pour rompre le front allemand a fait, toutes armées confondues, 1 060 000 victimes, dont 442 000 morts ou disparus. Elle se solde par un bilan négatif, avec 12 km de progression au nord de la Somme et 8 au sud.

LA GUERRE DES AUTRES FRERES GRANGE

MARIUS - CLASSE 1902 - Journalier agricole. Après 6 jours de service militaire, il est réformé temporaire, mais il est tout de même mobilisé le 19 février 1915 au 10 RI. Le 15 octobre 1915, à Perthes les Hurlus, en Champagne, il est blessé à la tête par éclats d'obus qui occasionnent des plaies multiples. Le 5 août 1916 à Fleury près de Verdun, il est à nouveau blessé par un éclat d'obus. Son comportement lui vaut une citation à l'ordre du régiment, le 20 août 1916, : « Soldat énergique qui a fait preuve de courage et d'entrain. » Il est également décoré de la Croix de guerre. Le 11 mars 1918, il est atteint d'une intoxication par ypérite dans le secteur de Beauséjour (Marne). Il sera démobilisé le 7 mars 1919 et obtiendra la Médaille militaire en 1930.

JEAN-BAPTISTE GRANGE - CLASSE 1903 - Lui aussi agriculteur ». Mobilisé le 3 août 1914 au 149 RI puis au 60 RI. Il sera blessé trois fois. Le 15 septembre 1914, par éclat d'obus dans la forêt de l'Argonne : plaies superficielles et multiples à la tête. Le 27 septembre 1915 à Jonchery (Champagne). Plaie pénétrante, partie supérieure de l'avant-bras gauche. Le 14 septembre 1916 dans la Somme par éclat d'obus au bras gauche. Sans oublier une intoxication le 26 mai 1918 au mont Kemmel (Belgique). Son comportement lui vaut d'être cité à l'ordre du 60 RI le 24 avril 1918. « Bon soldat ayant toujours une belle conduite au feu. » Croix de guerre. Il est démobilisé le 16 mars 1919.

ETIENNE - CLASSE 1906 - Agriculteur. Service militaire à Chaumont, au 109 RI. Au moment de la mobilisation, il habite Montbrison. En février 1915, il est versé au 175 RI qui est envoyé aux Dardanelles en avril. Moins d'un mois après son arrivée, en mai, Etienne est blessé et déclaré réformé temporaire 2^{ème} catégorie pour « impotence du poignet de la main droite ». Il le restera jusqu'au 3 septembre 1918, où on le classe au Service auxiliaire du 16 RI de Montbrison. On lui accordera en 1921 une pension de 30 %.

**CARNET DE GUERRE
D'EDOUARD MATTLINGER****Verdun - Tunnel de Tavaannes**

16 juin 1916 - Mattinger et ses hommes arrivent au tunnel de Tavaannes à 9h du soir. « Il est occupé par environ 5 000 hommes. Nous voyageons 1 km sous ce tunnel qui est d'une odeur repoussante. On y trouve des détritiques de toute sorte et les Water Closets y sont installés tous les quatre cents mètres et débordent de tout côté. C'est une infection à ne pas y tenir et malgré tout, nous sommes obligés de nous y installer. Je m'avance le plus possible vers la sortie pour avoir de l'air, sans quoi je ne pourrais pas y rester.

19 juin - Montée en ligne jusqu'à la redoute du fort de Vaux, à 1 km.

Tout le récit du 19 au 25 est à lire, car il décrit ce qui dut être le lot de tous ceux qui ont fait Verdun.

« Sur mon parcours, je trouvais déjà beaucoup de mes camarades blessés ou déchiétés par les obus. » A l'abri, il fallait d'abord évacuer les blessés, mais « les marmites n'arrêtaient pas de tomber. L'évacuation ne put se faire tellement le bombardement était violent... Dans l'abri, il y avait peu de places pour loger près de 200 hommes. Il faisait une chaleur étouffante et l'odeur des médicaments finissait par nous incommoder. C'était un supplice de rester là-dedans. Aussitôt que mon sac et mes musettes furent placés, je fus à l'entrée pour avoir de l'air, sans quoi je serais tombé malade. »

21 juin - « Vers 4 heures du soir, nous sortons de la redoute. Une attaque ennemie a eu lieu. Nous occupons tous les trous d'obus qui se trouvent autour de l'ouvrage et nous répondons à l'attaque. Malgré cela, notre gauche cède sous le nombre et l'ennemi nous fait environ 150 prisonniers... Le plus triste est que notre artillerie reçut l'ordre de raccourcir son tir, croyant que toutes nos positions étaient à l'ennemi, ce qui nous obligea à nous replier à l'arrière. Pendant tout ce temps, il nous arrive de tout côté des blessés affolés fous, ne sachant plus ce qu'ils faisaient. En moins d'une heure, la redoute était complètement encombrée de blessés, ce qui nous obligea à passer la nuit dehors. Nous entendions de tout côté des appels et des cris de douleur des hommes restés sur le terrain et ne pouvant venir au poste de secours par leurs propres moyens... Notre plus terrible souffrance était la soif... »